

Des horizons
infinis

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Des horizons infinis / Jacynthe-Mona Fournier

Nom : Fournier, Jacynthe-Mona, 1951- , auteure

Identifiants : Canadiana 20220012776 | ISBN 9782898042072

Classification : LCC PS8611.O8733 D47 2022 | CDD C843/.6-dc23

© 2022 Les éditions JCL

Illustration de la couverture : Jocelyne Bouchard

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

editionsjcl.com

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messengeries-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque nationale de France

JACYNTHE-MONA FOURNIER

Des horizons
infinis

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Ces gens du fleuve, 2022

Les préludes du bonheur, 2021

À l'aube des grands jours, 2020

À ma famille, à mes amis
À tous mes lecteurs et lectrices
À mon amour, Serge

Québec, 1942

Pauline Fortier ouvrit lentement les yeux et tourna la tête vers la fenêtre de la chambre. Le jour se levait à peine. Elle appuya sur le bouton du réveille-matin pour ne pas déranger son mari qui, pour une fois, sommeillait paisiblement. Pendant un long moment, elle le regarda dormir. C'était son dernier jour de permission et il devait rejoindre son régiment à Valcartier pour prendre le train qui le conduirait d'abord à Halifax pour ensuite embarquer à bord d'un navire qui le mènerait de l'autre côté de l'Atlantique, là où la guerre faisait rage depuis déjà presque trois ans.

Finalement, elle décida de se lever et de lui préparer un bon déjeuner; c'était le moins qu'elle puisse faire, car, comme à chacune de ses rares permissions, Clément les avait beaucoup gâtés, elle et les enfants. Elle réalisait à quel point son mari était quelqu'un de bien. Il était doux, tendre et patient, en plus d'être très généreux. Parfois, elle se sentait un peu coupable de lui faire subir ses caprices. Même si elle n'était pas amoureuse de lui, elle appréciait sa présence. Elle lui devait tant.

Avant de préparer le déjeuner, elle ouvrit la porte du logement où ils habitaient et ramassa le journal sur le palier. Clément le parcourait en entier après ses repas. Souvent, il commentait les

articles tout haut. Mais comme Pauline n'était intéressée par aucune nouvelle, bonne ou mauvaise, il se parlait à lui-même ou parfois aux deux enfants assis dans leurs chaises hautes, occupés à barbouiller leurs adorables petits visages entre deux bouchées.

Une fois debout, Clément s'assit à la table de la cuisine et observa Pauline discrètement pendant qu'elle préparait son déjeuner. En trois ans de mariage, elle n'avait guère changé. Il avait espéré qu'avec la maternité viendrait la maturité, mais elle était toujours semblable à la jeune serveuse qu'il avait rencontrée avec son copain d'alors, Christian Martel, dans un petit café près du quartier Saint-Henri à Montréal. Cependant, il pouvait remarquer qu'elle n'était plus aussi maigre. Avec le temps, ses joues s'étaient arrondies et son regard n'affichait plus cet air épuisé qu'on pouvait lire sur son visage certains soirs où il passait au restaurant pour prendre une liqueur, histoire de la voir et de lui parler. Sa Pauline était demeurée une pauvre fille, sans classe, et son langage ainsi que ses manières laissaient souvent à désirer. Malgré tout, il s'en fichait, il l'aimait. Quand la guerre serait terminée, il verrait à ce qu'elle s'améliore un peu.

— Tu veux-tu encore un peu de café ?

— Oui, merci. Je termine ma tasse et, dans quelques heures, ce sera déjà le temps de ramasser mes affaires.

— C'est pas ben, ben long c'qu'y vous donne comme *furlough*.

— Non, tu as raison. Mais au moins on a pu passer du temps ensemble. Les enfants me manquent, toi aussi, ma Pauline.

— J'sus ben contente de ça. Toute ton linge est prêt. Veux-tu qu'on aille se promener un peu en attendant ? Je viens de voir des belles annonces dans ton journal.

Encore une fois, il remarquait la frivolité de sa femme. Elle était comme un enfant qui n'a pas fini de découvrir le monde nouveau qu'il lui avait offert.

— J'aurais bien aimé ça, mais il faut d'abord que je fasse un saut à la base. Ensuite, je reviendrai passer le temps qui me reste avec vous trois, avoua-t-il en caressant la tête de l'un des petits garçons qui avait terminé son repas et qui venait de grimper sur ses genoux.

Dans son regard, il vit qu'elle était déçue.

— Tu pourras y aller demain avec ma sœur, ça va lui faire du bien d'aller se promener, elle aussi.

— Ouais, j'vas faire ça demain. Ça va me changer les idées, répondit-elle en baissant la tête.

— Tu sais, Pauline, quand la guerre sera finie et... si j'en reviens...

— Dis donc pas des affaires de même! Tu me fais peur, là! dit-elle en se tournant brusquement.

— Pardonne-moi, mais tu sais, sur un champ de bataille, on ne sait jamais ce qui va se passer ni ce qui va nous arriver.

Conscient de l'avoir inquiétée, il alluma sa Sweet Caporal et replia le journal en soupirant. En se tournant vers son fils, il s'aperçut que Pauline s'essuyait les yeux.

— Ne pleure pas, dit-il en posant l'enfant à terre pour ensuite se lever pour la prendre dans ses bras. Ne pleure pas, tu vas voir, je vais revenir. Les sales boches, ils ne m'auront pas.

— J’vas t’attendre, tu l’sais ben. Asteure, je vas aller changer les enfants. Tu pourras jouer avec eux autres et les bercer encore un peu avant de partir. Ta sœur va arriver betôt pour les garder.

— Tu sais, Pauline, si c’est trop dur pour toi, tu n’es pas obligée de venir à la gare pour me voir partir.

Irritée qu’il puisse penser de cette façon, elle s’écria :

— Me prends-tu pour une sans-cœur, te laisser embarquer dans le train sans être là ? J’vas mettre la belle robe que tu m’as achetée, pis toutes les affaires qu’y adonnent avec. J’vas être ben *swell*, t’auras pas honte de moé, affirma-t-elle en souriant.

Clément hocha la tête. Il était inutile de discuter avec Pauline lorsqu’elle avait décidé quelque chose. Mais il se demandait si l’idée d’étrenner sa nouvelle toilette ne primait pas, elle qui était si vaniteuse.

Il se rappelait toutes les fois où elle avait sorti de son sac son poudrier et son rouge à lèvres pour se refaire une beauté en public. À quelques reprises, lors de leurs premières sorties au restaurant ou chez des amis, il avait dû lui faire signe que ce n’était pas le moment et qu’il y avait une salle de bain prévue à cet effet. À son retour, il serait grand temps qu’elle améliore ses manières. D’ailleurs, il avait déjà sollicité l’aide de sa sœur, Julienne, qui était une bonne amie de Pauline et qui viendrait prendre soin de ses fils, Ghislain et Julien, pendant qu’ils se rendaient à la gare.

Quelques heures plus tard, lorsque le train disparut de sa vue, Pauline décida de prendre son temps avant de rentrer à la maison. Il faisait beau et, pour une fois, elle était libre de se promener à son aise puisque sa belle-sœur gardait les

enfants. Elle emprunta la rue Saint-Joseph pour aller regarder les nouveautés printanières dans les vitrines des magasins. Elle se souvenait, lorsqu'elle vivait à Montréal, de la rue Sainte-Catherine, où souvent le samedi soir des femmes élégamment vêtues se promenaient. Tout ce luxe, ces belles choses, elle en avait rêvé tous les jours. Elle se refusait à aller admirer trop souvent cette belle marchandise étalée là devant ses yeux ébahis et remplis de convoitise, car elle n'avait pas un sou en poche ; elle gagnait un salaire de misère qu'elle remettait en grande partie à sa famille pour l'aider, ne conservant que les *tips* pour ses petites dépenses. Alors, se disait-elle à l'époque, à quoi bon se torturer ? Quant aux clients du restaurant où elle travaillait, la plupart n'étaient guère mieux nantis qu'elle. Il n'y avait que Christian Martel, lorsqu'il s'arrêtait prendre un repas léger, qui était habillé chic, comme un vrai monsieur. Elle chassa rapidement le souvenir de cet homme, qui appartenait déjà à une autre vie qu'elle ne souhaitait plus évoquer en pensée. Clément lui avait laissé de l'argent, elle aurait pu en dépenser un peu, mais elle économisait pour l'achat éventuel d'une maison. Elle en rêvait depuis si longtemps.

Enfin, elle revint chez elle pour préparer le souper. Cette petite escapade lui avait fait du bien. Depuis qu'ils avaient déménagé à Québec, Pauline ne se lassait pas de découvrir la ville. Elle avait cru que Montréal lui manquerait, mais Saint-Henri, quartier d'ouvriers, avec toutes ses odeurs d'huile, de grain, de tabac, sa pauvreté, ainsi que son désespoir devant la résignation qu'on lisait sur le visage des gens victimes de la crise économique, n'avait rien de séduisant. Parfois, elle avait peine à croire qu'elle était sortie de ce coin-là pour une vie meilleure.

Ils habitaient maintenant à Limoilou. C'était peu de chose comparé à un quartier cosu comme elle en avait observé lors

de ses promenades, mais c'était beaucoup mieux. Lorsque Clément s'était enrôlé, toute sa famille avait décidé de s'installer à Québec, où son père, Paul-Henry Levasseur, y avait ouvert son bureau d'avocats. À cinquante-deux ans, il était temps pour lui de devenir indépendant et de fonder son propre cabinet. Clément lui avait assuré que dès que la guerre serait terminée, il reprendrait ses études de droit pour le rejoindre.

Sa belle-sœur s'apprêtait à partir.

— Reste donc encore un peu, t'es pas si pressée que ça, lui dit Pauline.

Elle détestait être seule le samedi soir, où tout le beau monde allait aux vues ou allait danser pendant qu'elle devait se contenter de se tourner les pouces une fois les enfants couchés.

— Si tu y tiens. Allez, je vais t'aider à préparer le souper. On fera manger les enfants et, une fois qu'ils seront couchés, on va en profiter pour jaser. À moins que tu préfères rester toute seule... Je sais bien que tu es triste. Ce doit être difficile de voir partir son mari comme ça, sans savoir ce qui peut lui arriver.

— J'te cré, Julienne, que c'est dur, mais personne a le choix. Eille, ça me fait penser, Clément m'a acheté des belles revues de mode avant de partir, on va en profiter pour les regarder. Y a tellement des belles affaires là-dedans, ça fait rêver.

— C'est d'accord. Ah oui, continua-t-elle en dressant la table, je voulais te dire que je me suis inscrite à des cours du soir.

— Des cours du soir? Pourquoi cé faire? T'as une bonne *job* à l'usine, me semble.

— Oui, mais j'en ai assez de ce genre de travail. Je n'ai plus envie de me salir les mains. J'ai décidé de devenir secrétaire pour pouvoir travailler dans un bureau. Je regardais M^{lle} Provencher, l'autre jour, quand je suis passée chercher papa, celle qui est sa secrétaire, et laisse-moi te dire qu'elle a la belle vie. Tu sais, elle est toujours bien habillée et maquillée, les ongles parfaitement manucurés. Bien sûr, elle se doit d'être bien mise et distinguée, puisque c'est la première personne que les gens aperçoivent lorsqu'ils viennent au bureau. J'en ai discuté avec elle et elle m'a conseillé de suivre des cours de sténographie et de dactylographie, alors je me suis inscrite. Je commence la semaine prochaine.

— Y paye-t'y des bonnes gages, au moins? demanda Pauline en pelant les pommes de terre.

— Ça dépend, mais les salaires s'équivalent d'un bureau à l'autre. Et puis, il y a une grande demande pour des secrétaires.

Après une hésitation, elle continua :

— Qu'est-ce que tu dirais de venir suivre ces cours avec moi?

— Ben voyons donc, ç'a pas d'allure, aller à l'école à mon âge!

— Et au mien? J'ai le même âge que toi, Pauline. Ça te ferait sortir de la maison, rencontrer des gens, et tu aurais la journée pour étudier. De plus, tu obtiendrais un beau diplôme à la fin des cours et tu pourrais travailler.

— Pis les enfants? J'pense ben que Clément serait pas d'accord avec des affaires de même. J'ai voulu aller travailler dans un restaurant icitte, à Québec, mais y a pas voulu.

— Laisse donc faire mon frère, il n'est pas ici et Dieu seul sait quand il aura une autre permission. Aurais-tu peur, la belle-sœur, de ne pas être à la hauteur ?

Pauline déposa son couteau, mit les mains sur ses hanches et, levant le nez en l'air, elle répondit :

— Tu sauras, Julienne Levasseur, que quand j'allais à la petite école, j'avais des vraies bonnes notes. Même que j'aurais pas haï ça aller plus loin. Pis avec le père qui travaillait presque pus, y avait la crise, et ma mère qui avait déjà six autres enfants après moé. Ça fait que j'ai été obligée de lâcher l'école pour me trouver de l'ouvrage, termina-t-elle en soupirant.

— Dans ce cas-là, rien ne t'empêche d'essayer. Je sais que tu es intelligente, Pauline, tu es capable de réussir si tu t'en donnes la peine. Je t'ai vue travailler de longues heures dans ce restaurant à Montréal, debout toute la journée en gardant quand même le sourire malgré la fatigue ; je sais qu'il faut être forte pour faire ça. Et puis, mon frère serait bien fier de toi si tu obtenais un diplôme, je suis certaine qu'il te laisserait aller travailler dans un bureau. Et n'oublie pas que mon père connaît pas mal de monde ici à Québec, ce ne serait pas les références qui manqueraient.

— Comme ça, tu penses que ça serait possible pour moi de devenir secrétaire ?

— Pourquoi pas, si tu travailles à améliorer ton langage...

Pauline regarda Julienne et répliqua :

— Ben dis-lé donc, la belle-sœur, que je parle mal.

— Non, Pauline, tu ne parles pas mal, tu parles très mal, avoua-t-elle en riant. Mais avec de la bonne volonté, tu peux changer tout ça et devenir quelqu'un de très distingué toi aussi. En plus, ce qui ne gâte rien, tu es très jolie. Je suis prête à t'aider si tu le souhaites.

Pauline se leva brusquement et se posta à la fenêtre du salon, les bras croisés, l'air renfrogné. Elle était un peu insultée que sa belle-sœur et amie lui pointe ses manières sur ce ton. Mais dans le fond, elle savait qu'elle avait raison.

— On va souper, ensuite, je vas y penser sérieux.

— Comme tu veux.

Une fois les enfants lavés et couchés, Julienne lui demanda :

— Que dirais-tu si ce soir on allait aux vues? Il y a un film avec Clark Gable au cinéma Cartier. Tu as besoin de cesser de t'inquiéter quelques heures pour mon frère, et moi aussi, tu sais. Penses-tu que ta gardienne serait disponible ce soir?

Pauline accepta avec joie et se rendit aussitôt chez sa voisine pour solliciter ses services. Elle en profiterait pour porter ses beaux atours et son chapeau neuf. Devant le miroir de sa chambre, elle s'observa. Clément lui répétait souvent qu'elle était belle. Que trouvait-il de si beau dans ce petit visage au menton un peu pointu, aux lèvres bien ourlées et au nez légèrement retroussé? Ses prunelles vertes, frangées de cils sombres, reflétaient son esprit critique. Elle replaça sa chevelure auburn avant de se poudrer le visage et d'étendre une couche de rouge sur ses lèvres. Ensuite, elle plongea dans le fard à joues. Trop maquillée comme toujours, elle ajusta son chapeau et ramassa ses gants.

— Es-tu parée ? demanda-t-elle à Julienne.

— Oui, et ta gardienne vient d'arriver.

Après avoir donné une dernière consigne à la dame, les deux femmes se dirigèrent vers le cinéma. La température de ce début d'été était douce, et se sachant en avance pour la représentation, elles marchèrent lentement afin d'admirer les vitrines de la rue principale.

À la sortie du cinéma, avant de retourner chez Pauline, elles s'attablèrent dans un petit restaurant pour y déguster un hot-dog et un Coke et pour discuter des films qu'elles venaient de voir. Le *juke-box* laissait échapper des airs à la mode et quelques jeunes se levèrent pour danser. Une fois leur repas terminé, elles sortirent sur le trottoir où de nombreux promeneurs profitaient de la température printanière.

— Je te laisse ici, Pauline, dit Julienne en s'arrêtant au coin de la rue. Il est temps que je rentre à la maison moi aussi. J'ai passé une bien belle soirée avec toi, la belle-sœur. Tu penseras à ma proposition et j'attends ta réponse demain sans faute.

— Ouais, j'vas y penser, répondit Pauline, songeuse.

— Pense surtout à tous les avantages que tu pourrais retirer de ce cours.

Mais Pauline avait déjà pris sa décision. Elle suivrait ce cours de secrétariat. *À deux*, se dit-elle, *ce sera plus facile de s'encourager et de réussir.*

Elle aimait bien sa belle-sœur, Julienne. C'est vrai que c'était une fille distinguée. Avec ses cheveux blonds qui encadraient son visage rond et sa silhouette un peu ronde elle aussi, Julienne

possédait une belle apparence ainsi qu'une personnalité qui la démarquait des autres filles de son âge. Mais ce qui lui plaisait le plus chez elle, c'était sa classe, son indépendance et sa révolte face aux exigences de la société actuelle où il n'était pas question de sortir des lignes bien tracées sans se faire remarquer et critiquer par les bien-pensants.

Mais pourquoi, elle, Pauline, ne pourrait-elle pas aussi posséder ces belles manières? Pendant un moment, elle serra les lèvres. Oui, elle leur montrerait ce qu'elle était capable de faire. En pensée, elle se représentait Christian Martel, celui-là n'oserait plus lever les yeux sur elle et l'ignorer, si jamais il la rencontrait un jour. Mais elle réalisa aussitôt qu'il était inutile de laisser vagabonder son imagination vers ces idées de petite vengeance. Christian avait disparu de Montréal pour aller continuer ses études d'ingénieur payées par la compagnie qui l'employait. Du moins, c'est ce que Clément lui avait appris. Elle ne le reverrait sans doute jamais et c'était mieux ainsi. Maintenant épouse et mère de famille, elle ne devait pas perdre du temps à penser à lui, au mal qu'il lui avait fait. Toute sa vie, elle garderait jalousement son secret et personne ne saurait jamais que Clément n'était pas le vrai père de ses jumeaux.

Elle paya sa gardienne et, après avoir vérifié que ses enfants dormaient bien, elle se fit couler un bain. Quel luxe après n'avoir connu qu'une cuve où on se trempait une fois par semaine, le samedi soir! Mais Pauline trouvait toujours le moyen de se laver plus souvent que les autres. C'était une chose qu'elle détestait, la saleté, pour avoir senti très souvent l'odeur de corps mal lavés de plusieurs clients qui venaient s'asseoir au comptoir du restaurant où elle travaillait.

Le lendemain matin, elle plaça les enfants dans leur carrosse pour leur faire profiter de ce qu'elle appelait la sortie du dimanche. La belle température se maintenait, au grand plaisir des habitants du quartier qui envahissaient les balcons, les galeries et les trottoirs. Après un printemps maussade et pluvieux, quel plaisir de sentir enfin le soleil caresser leur peau blanchie par l'hiver !

Leur promenade terminée, elle laissa les enfants jouer une partie de l'après-midi sur le balcon où ils purent bénéficier de la belle température. Après le souper, elle ramasserait les jouets et, dès qu'elle aurait baigné et mis au lit les petits, elle verrait, comme tous les jours, à ce que le logement reluisse de propreté.

Quand Clément avait choisi leur logis, ses beaux-parents leur avaient fait cadeau de meubles entièrement neufs. Pauline n'en revenait pas encore et caressait souvent au passage son beau *set* de salon. Bien sûr, elle le recouvrait pendant que les enfants s'amusaient à y grimper, mais elle veillait constamment à ce que leurs petites mains soient toujours propres avant qu'ils ne touchent les meubles. Elle était très fière de son logement. Un jour, se promit-elle, ils posséderaient une maison bien à eux, avec du gazon à l'arrière et des fleurs dans le parterre.

Une fois les enfants endormis dans leurs lits, elle s'attarda le temps de bien les couvrir. Ils étaient adorables et, par chance, ils ne possédaient aucun trait de Christian Martel. Rien vraiment qui puisse la trahir ; pourtant, cette tromperie lui rongeaient encore le cœur. Un jour, peut-être, elle porterait les enfants de Clément ; seulement, elle ne voulait pas en porter une dizaine. Le médecin qui l'avait accouchée lui avait avoué qu'elle ne pourrait peut-être plus avoir d'autres enfants. Elle revoyait sa mère, toujours fatiguée, le visage tiré par l'épuisement et le

manque de nourriture saine, sa robe si usée et si déformée qu'elle avait l'air d'un sac qui dissimulait à peine ses seins tombants et son ventre toujours trop rond qui offrait un curieux contraste avec sa maigreur. Cette misère, non, Pauline n'en voulait pas, elle ne la vivrait jamais plus. Elle se l'était promis et elle tenait toujours ses promesses.

Le téléphone qui sonna la tira de ses pensées.

— Pauline, c'est Julienne. Comment as-tu passé ta journée ?

— Je suis allée me promener avec les enfants. Ils se sont bien amusés. Asteure, ils dorment ben dur.

— Tu devais me donner ta réponse pour le cours. Viens-tu avec moi, oui ou non ?

— Ben là..., commença Pauline, voulant taquiner sa belle-sœur.

— Ben là, quoi ? C'est oui ou non, ce n'est pourtant pas si difficile de me donner une réponse, la belle-sœur.

Pauline éclata de rire.

— C'est oui, mosus de tannante, répondit-elle avec affection.

— Si tu savais comme je suis contente d'entendre ça. Tu vas voir, Pauline, on va bien s'amuser aussi, et tu vas t'apercevoir que l'école du soir, ce n'est vraiment pas comme le couvent.

— Pis comment on s'habille pour aller là ?

— Le plus simplement possible et surtout pas trop de maquillage ni de parfum, m'a avertie la responsable du cours. Elle nous demande d'être bien mise et propre. Prépare-toi, les cours sont

donnés le mardi, mercredi et jeudi, pendant trois heures chaque soir. Si tu as des problèmes avec les gardiennes, maman veut bien aller garder les enfants le mercredi.

— Ça serait ben d’adon. Est ben fine, ta mère.

— Alors, c’est réglé. Je passe te prendre mardi après souper, termina-t-elle en saluant Pauline avant de raccrocher.

Pauline était très excitée à l’idée de changer la routine qu’elle avait établie à la maison quand Clément n’y était pas. Elle se précipita dans sa chambre pour passer en revue les robes qu’elle porterait.

Ce soir-là, avant de s’endormir, elle sortit le petit cahier qu’elle gardait dans le tiroir de sa table de nuit. Elle surnommait ce cahier le livre de ses rêves. C’était une idée qu’elle avait eue comme ça, un jour où un client du restaurant en avait laissé tomber un de sa poche sans s’en rendre compte. Comme il n’était jamais revenu le réclamer, elle l’avait conservé. Elle avait commencé à mettre sur papier tous les espoirs et les rêves qu’elle entretenait secrètement. Ce soir-là, pour s’encourager, elle ajouta tout en haut d’une page vierge : *Obtenir un diplôme.*

* * *

À l’école du soir, les nouvelles étudiantes s’ajustèrent rapidement à la cadence qui leur était imposée. Pauline profitait de la chance qu’elle avait de pouvoir demeurer à la maison le jour, et pendant que les enfants jouaient ou dormaient, elle étudiait et progressait plus rapidement que les autres qui travaillaient pendant la journée. Elle s’était promis de devenir la meilleure de la classe des douze jeunes femmes qui suivaient ce cours. Tout comme elle, autrefois, il y en avait qui venaient des quartiers